

Flashback

Caché au fond de mon lit, j'attends d'entendre la porte de la maison claquer avant de sortir de ma chambre : me voilà seul. Je vais d'abord prendre une douche : j'enlève mes vêtements de mes mains tremblantes, mes blessures d'hier sont encore douloureuses. Je fixe mon reflet dans le miroir : je ressemble à un garçon de dix ans alors que j'en ai douze, mes cheveux crépus marron foncé me tombent devant les yeux et j'ai une coupure au front. Me glissant sous la douche, je ferme les yeux quelques secondes sous l'eau, contrôlant ma respiration saccadée, essayant de me convaincre que cela n'arrivera plus.

Flashback : j'entends son rugissement.

Je décide de sortir dans la rue afin de chasser l'air angoissant de la maison. Soudain, je me fige : face à moi, à une dizaine de mètres plus loin, se trouvent deux silhouettes que je ne connais que trop : celles des jumeaux. Mon premier réflexe est de m'immobiliser de stupeur : j'espérais qu'ils seraient à l'école mais je me suis trompé. Les silhouettes se retournent et mon sang se glace dans mes veines : non, pas aujourd'hui, pas aujourd'hui ! Je me retourne et commence à courir, profitant de quelques mètres d'avance. J'entends leurs cris et leurs rires et accélère lorsque le bruit de pas se rapproche dangereusement de moi. Mais hélas je suis trop frêle, mes jambes sont trop courtes et les leurs trop longues, je suis trop petit et eux trop grands, je suis trop effrayé et eux trop confiants. Ils me rattrapent très vite, alors que je viens d'entrer dans mon jardin : ils franchissent la clôture de la maison sans difficulté tandis que je me colle au mur de ma maison, fouillant maladroitement mes poches afin de trouver la clé. Les prédateurs se rapprochent de leur proie : la voix glaciale de la fille me hurle dessus :

- Ce n'est pas bien de ne pas aller à l'école, tu sais ? Tu vas être puni !

Flashback : « Tu seras puni ! ».

Je trouve enfin les clés mais dans ma panique, les fais tomber par terre : sans me laisser le temps de réagir, le jumeau se jette dessus et me les agite sous le nez d'un air provocateur : il se dirige vers le puits de mon jardin. C'est avec horreur que je le vois y laisser tomber les clés. J'imagine déjà la colère de mes parents...

C'est alors que je fais l'erreur de me laisser emporter par la rage et la peur :

- Salauds ! hurlais-je, salauds ! Partez de chez moi ! Partez !

Les jumeaux échangent un regard entendu, font craquer les articulations de leurs mains et se jettent sur moi.

Brûlure sur ma joue ; je les supplie mais ils n'écoutent pas ; j'entends le bruit du tissu qui se déchire ; je sens des griffures aux bras apparaître ; je pleure ; ils n'arrêtent pas ; ils n'arrêtent pas...

La voix sèche de ma mère me sort de l'inconscience :

- Réveille-toi !

Flashback : « Ne t'enfuis pas ! Où vas-tu comme cela ? Reviens ! »

Je reprends conscience toujours dans mon jardin : je suis plein de terre, trempé par la pluie qui a dû tomber lorsque que j'étais évanoui, du sang sur mon tee-shirt.

- Tu vas me salir toute la maison ! crie ma mère. Tu ne rentres pas dans cet état, tu m'entends ?

Je hoche la tête et, sachant parfaitement ce que j'ai à faire, vais dans la cabane au fond du jardin et me rince au tuyau d'arrosage : c'est froid mais j'ai l'habitude, ce n'est pas la première fois. Ce n'est pas si grave. Je ne sens déjà plus mes blessures. Cela leur passera...

Par contre, je suis terrifié à l'idée de gagner l'intérieur de la maison : mes parents vont être furieux d'apprendre que je ne suis pas allé à l'école.

Par miracle, je trouve la maison vide. Je regarde l'heure : quinze heures. Ma mère doit être partie avec ses amis mais mon père ne va pas tarder à arriver. Je vais dans ma chambre après avoir pris l'ordinateur portable : lorsque je suis stressé, le seul moyen de me détendre est de regarder la mer. J'ai dans ma galerie une centaine de photos de la mer, calme ou agitée, prises dans le monde entier. Je la regarde également pendant plusieurs heures grâce à des vidéos en direct. Les images défilent sous mes yeux tandis que je rêve de pouvoir traverser l'écran et sentir le vent marin sur mon visage.

Flashback : je les regarde dans les yeux, ces silhouettes menaçantes sorties de mes pires cauchemars.

Soudain, encore frissonnant à cause de ce souvenir, des pensées m'assaillent : pourquoi est-ce que je me force à endurer cette vie-là ? Pourquoi ne pourrais-je pas partir, tout de suite, voir la mer ? Je soupire, agacé par mes faux espoirs. Quelle idée ! Je me redresse alors et une évidence s'impose à moi : agir est un million de fois plus beau que penser. Ne plus subir. Agir. Ma décision, aussi folle soit-elle, est prise. Je vais voir la mer, en VRAI.

Je prévois mon itinéraire : je dois prendre le bus jusqu'à la gare puis le train pendant trois heures. Je vais devoir voler de l'argent à mes parents. Je manque de tout abandonner lorsque je prends peur de leur réaction : et s'ils découvraient que je les avais volés ? Puis je me détends : de toute façon, ils ne me reverront plus avant un bon moment...

Je décide de partir tôt le lendemain et passe la soirée enfermé dans ma chambre, rédigeant une liste des affaires qu'il faut que je prenne.

J'ouvre les yeux : mon corps est engourdi et me fait souffrir. Pourtant, je sens qu'il désire une chose plus que tout : s'enfuir. Changer de monde. Je ferme les yeux : mes yeux me brûlent du besoin d'admirer la mer. Mes mains me piquent du désir de sentir le sable filer sous leurs doigts, mes poumons sont douloureux :

ils réclament l'air marin. Je ne peux pas attendre plus : je saisis mon sac à dos déjà prêt et enjambe la fenêtre. Je ne laisse pas un mot derrière moi : mon silence suffira. Tandis que je repousse délicatement la fenêtre derrière moi, je saute directement sur la pelouse : trois mètres me séparent du sol. Appui, saut, réception. Je traverse mon jardin, mon sac sur le dos, protégé des regards par l'obscurité de la nuit.

Je me sens étrangement paisible : j'ai le sentiment que rien ne pourra m'arrêter. Après une heure de marche, je m'étends sur le banc froid de l'arrêt du bus qui m'emmènera vers ma nouvelle vie.

Je suis réveillé par des bruits de ricanements : mon sang se glace dans mes veines car je les reconnaitrais entre mille. Ce sont ceux des jumeaux sadiques. Ils sont au-dessus de moi et je manque de me cogner à eux lorsque je me redresse vivement. Ils ont mon sac dans les mains : malheureusement, sans mon sac, je n'irai pas loin.

Flashback : mon corps se met à trembler sans que je puisse le contrôler.

Je décide d'opter pour la solution de toute proie en danger : la fuite. J'enlève sous leurs yeux intrigués mon manteau et leur jette de toutes mes forces au visage avant de me mettre à courir, profitant de mes quelques secondes d'avance. Je prends un virage serré sur la droite et manque de tomber : je force sur mes jambes et me mets à courir. Je sens la peur monter en moi tel un poison. Ils vont m'avoir. C'est là qu'une dame sort tranquillement de chez elle à un mètre de moi : elle fait tomber ses clés et se baisse pour les ramasser. Sans réfléchir, je me jette de toutes mes forces contre elle et nous tombons tous deux à l'intérieur de la maison. Elle pousse un cri, je heurte un meuble mais je me relève immédiatement en claquant la porte d'entrée. Je respire : je suis sauvé. Ils n'oseront jamais entrer. La femme devant moi est plus jeune que je ne le pensais : elle a environ trente ans et, sur son visage couleur caramel brillent des yeux sombres. Ses cheveux, noirs et frisés, lui tombent sur les épaules. Je la trouve belle. Qui n'aurait pas trouvé belle sa

sauveuse ? Enfin, pour le moment ma sauveuse paraît plus tendue qu'autre chose : d'une voix puissante, elle s'exclame :

- Sors de chez moi ! Qu'est-ce que tu me veux ? Je fais de la boxe d'accord, ne me cherche pas petit !

Flashback : coup de poing, je m'écroule au sol. Coup de pied : je gémis. On m'attrape par les cheveux pour me forcer à relever la tête : je vois trouble, des points noirs dansent devant mes yeux. Claque : un long sifflement hurle dans mes oreilles, je n'entends que mes pleurs.

La voix de la femme se fait soudain plus inquiète :

- Dis, tu t'es fait mal ? Tu saignes !

En effet, une ancienne blessure s'est rouverte près de mon arcade sourcilière : le liquide chaud coule entre mes doigts. Je me suis cogné au meuble d'entrée dans ma chute. Mes jambes se font soudainement lourdes, mes paupières se ferment et j'entends juste un cri lointain de femme avant de sombrer dans l'inconscience.

- Petit ! Réveille-toi maintenant, allez !

J'entends une voix mais qui est-ce ? Mon corps ne me répond plus, mes sens non plus. Je suis impuissant. Je suis tel un grain de sable se faisant balader par la marée de l'inconscience sans résistance. Le sable...La marée...La mer ! Tous mes souvenirs me reviennent brutalement : mon bus ! Il faut que je le prenne, je suis trop près de la maison, mes parents vont me retrouver. Tout mon corps me répond et me rassure : ma tête est posée sur un doux oreiller, mon corps enveloppé d'une couverture et ma main dans celle de la femme chez qui je suis entré. D'une voix douce, celle-ci se met à me parler :

- Ecoute petit...Il va falloir que tu me racontes ce qu'il se passe, d'accord ? Je suis sortie de la maison pour chercher tes parents mais je suis tombé sur deux enfants

qui, j'en ai bien l'impression, t'attendaient devant chez moi. Qui sont-ils ? Ils te font du mal ?

Flashback : j'ai mal, trop mal, je n'en peux plus. Je veux aller dormir pour ne plus jamais me réveiller et revivre cela. Je veux dormir.

Je me redresse brutalement, ce qui me vaut un violent vertige, puis lui demande, inquiet, quelle heure il est.

- N'essaie pas de changer de sujet, soupire la femme, tu peux me parler. Je vais t'aider.

De plus en plus affolé, je m'exclame :

- L'heure ! L'heure !

Je me mets à crier sans m'arrêter, j'ai besoin d'expulser tout ce que je ressens : peur, angoisse, *douleur*.

Elle regarde calmement sa montre, pose une main chaude sur mon bras et me fait taire :

- Il est dix heures du matin.

J'ai donc raté les trois premiers bus : le dernier passe dans dix minutes. Il faut que je lui explique tout, sinon elle ne me laissera pas repartir et appellera mes parents :

- J'ai fugué de chez mes parents hier. Ils habitent à vingt kilomètres d'ici, près de la gare. Mais je me suis retrouvé sans rien et j'ai voulu rentrer chez moi. Ils m'ont trouvé ici et m'ont volé lorsque je dormais à l'arrêt de bus... Il passe dans dix minutes madame, s'il vous plait, j'ai besoin de le prendre.

Elle hoche doucement la tête :

- C'est donc bien ce que je pensais, mon pauvre. Tu as bien fait de venir ici, ils t'auraient fait du mal. Au fait, je suis Elena.

J'invente un nom et lui dit que je m'appelle Lucas. Elle me salue avant de vérifier que les jumeaux ne m'attendent plus dehors. J'hésite à prendre la fuite mais lorsque j'entends la voix puissante d'Elena menacer les jumeaux, je décide de rester. Elle peut m'aider, elle est la seule à m'avoir jamais aidé. Lorsqu'elle revient, son visage laisse paraître de la colère quelques secondes avant de redevenir doux et rassurant :

- Je vais te raccompagner chez toi. Tu sauras me guider ? As-tu un quelconque moyen de contacter tes parents ou un proche ?

Je hoche négativement la tête mais ajoute :

- Si vous m'emmenez jusqu'à la gare, je saurais vous guider jusqu'à chez moi.

Elle me propose à boire et à manger mais je refuse poliment. Après un court instant, elle m'emmène dans sa voiture. Je pose ma tête contre la vitre et laisse défiler le paysage devant mes yeux : dans quelques heures, je verrai la mer.

Flashback : je pleure, je suis seul dans le noir. Je rêve de toucher les étoiles qui dansent devant mes yeux.

Le trajet passe vite : nous discutons, elle me parle vaguement de ma fugue et je lui dis que mes parents criaient trop. Ensuite, elle me questionne sur mes loisirs et je lui parle de la mer. Au bout d'un moment, la voiture s'arrête dans le parking de la gare. Je regarde Elena : je ressens un peu de peine pour elle, après tout elle m'a aidé et fait confiance et je vais fuir. Encore une fois...

Il faut absolument que je parte, sinon je n'aurai jamais ce train. Je lui indique une direction au hasard tandis que je ralentis le pas. Je la laisse prendre quelques mètres d'avance avant de me retourner et de partir en courant. Lorsque j'entre dans la gare, je l'entends crier « Lucas ! ». Trop tard, je me mêle à la foule et me jette dans le premier wagon. Lorsque celui-ci démarre, je croise le regard d'Elena, courant sur le quai : elle semble à la fois inquiète et blessée. Je prends une grande inspiration pour chasser un sentiment de culpabilité : ce qui est fait est fait. Me

voilà donc, sans même un sac à dos, seul avec moi-même, dans ce train m'emmenant droit vers un rêve.

J'ai dormi une bonne partie du trajet et le bruit de l'arrivée en gare me sort du sommeil : je bouscule les gens pour sortir du train puis de la gare. Le ciel est bleu et il fait chaud. Je suis presque arrivé à destination. Au bout d'une demi-heure, je prends un dernier tournant et, bouche-bée, tombe face au bleu infini du ciel embrassant un bleu plus sombre, plus agité, celui de la mer. Je suis arrivé. Doucement, je retire mes chaussures que je laisse derrière moi et avance dans le sable chaud. Je ne vois que l'eau, tout ce qui m'entoure disparaît. Je suis seul sur cette plage. Je cours jusqu'à l'eau et m'assois face à elle, immobile. J'hésite : sera-t-elle froide ou chaude ? J'approche ma main du liquide, millimètre après millimètre, puis la laisse caresser mes doigts. La mer me salue, son contact est doux et frais. Je ferme les yeux : je sens la chaleur du Soleil se heurter à la fraîcheur de l'eau salée. L'air iodé pénètre dans mes narines et vient parfumer mes poumons. Je reste plusieurs heures ainsi, seul avec le mouvement et le bruit régulier des douces vagues, profitant de cette paix. Rien ni personne ne peut venir me troubler.

Lorsque je rouvre les yeux, la nuit est tombée. Malgré mes nombreuses heures passées auprès d'elle, malgré la faim de plus en plus bruyante en moi, je ne peux me résoudre à m'éloigner de la mer. J'ai même besoin d'être plus près d'elle, je veux naviguer. Je suis seul sur la plage : seuls quelques passants marchent sur la digue. Je remarque un hangar au loin, au bord de la plage : des canoés sont posés devant. Je m'approche à pas de loup et vérifie d'un coup d'œil les alentours : la voie semble libre. Je tire de toute mes forces pour amener un des canoés jusqu'au bord de l'eau. Je retourne sur mes pas pour m'emparer d'une rame puis je monte dedans et m'éloigne du rivage. Des points blancs illuminent le ciel au-dessus de ma tête et se reflètent sur l'eau. Seul le doux bruit de ma rame coupant l'eau occupe mes oreilles. Je suis seul, je suis bien, je suis apaisé. Je remercie cette

phrase qui m'a traversé l'esprit et qui m'a permis d'être là, ici, sur l'eau sombre et dans le silence : « agir est un million de fois plus beau que penser ». J'ai agi, j'ai fui, j'ai offert de l'air à mes poumons et trouvé mon souffle. J'aperçois les douces vagues qui, j'en ai bien conscience, m'éloignent de la plage. Chaque grain de sable représente un morceau de mon âme, mon âme n'est que douleur. Je la quitte avec un « au revoir » muet. Plus jamais je ne souffrirai, ici tout n'est que joie et bonheur. Je n'entends même plus ni la faim ni la soif, je suis nourri par la vue interminable des flots.

Au bout d'un temps infini, je détends mes doigts et laisse ma rame s'enfoncer dans l'eau profonde : je ne veux plus revenir en arrière. Ma vie se déroulera ici à présent. C'est ce que j'ai décidé. Je n'ai plus aucun flashback, je suis en paix.

Bruit de sirènes : ma petite embarcation s'agite sur les vagues qui se font de plus en plus grosses. La mer veut m'avertir de quelque chose : je me redresse et regarde autour de moi. Je suis éclairé par l'œil énorme et lumineux d'un bateau qui vient dans ma direction. Le silence paisible de ce qui m'entourait est troublé par une voix forte et puissante :

- Hé ho ! M'entendez-vous ? Ne bougez pas, nous venons vous sauver !

Les secours. C'est en me pétrifiant d'horreur que j'aperçois mes parents à bord, me fixant d'un air impassible. Près d'eux, j'aperçois le visage angoissé d'Elena. Elle ne m'a pas abandonné, elle a continué de me chercher. Comment m'ont-ils retrouvé ? Je ferme les yeux : tout cela n'était donc qu'une pause, une simple respiration dans la fumée de ma vie ? Ce cauchemar va-t-il recommencer ? Non, je ne peux m'y résoudre. Je sens l'eau froide toucher mes doigts telle une caresse : j'ai abandonné mon âme sur cette plage, je ne peux pas revenir en arrière.

Flashback : ils s'approchent de moi en silence et un frisson secoue mon corps.

L'eau a beau être froide, elle me réchauffe le cœur.

Flashback : ils m'entourent, j'étouffe.

L'air marin me rend libre.

Flashback : une main s'élève devant moi et je ferme les yeux.

Ma main entière est recouverte d'eau.

Flashback : le bruit du coup résonne dans tout mon corps.

Je ne suis qu'eau, je n'entends qu'eau. Je me penche vers elle.

Flashback : je rouvre mes yeux pleins de larmes pour regarder mon cauchemar se réaliser.

J'approche mon visage de l'eau, je la sens frôler mes lèvres. Elle est belle. Elle est douce. Elle est ma sauveuse.

Flashback : je vois les visages des monstres.

Mon reflet se dessine dans l'eau. Il flotte parmi les étoiles.

Flashback : mes parents sont face à moi. Ma mère m'attrape par les cheveux et me projette contre mon armoire. Le sang coule entre mes doigts tremblants.

Je ne veux plus jamais la revoir. L'eau se rapproche, elle m'appelle.

Flashback : mon père me donne des coups de pied. Je crie, je hurle, je supplie.

Je ne veux plus jamais le revoir. Le goût du sang envahit ma bouche et mon âme.

Flashback : je veux mourir.

Je ne veux pas revivre cela encore une fois. Je ne jette pas un regard en arrière et laisse mon corps tomber vers la paix infinie, la mer m'enlace de ses bras doux et frais. Je ne suis qu'eau. Agir est un million de fois plus beau que penser.